

Estelle Tharreau

Extrait de

*Il était une fois  
la guerre*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2022, Tarnada Éditions

Je ne sais pas comment débiter ce livre...

Peut-être en expliquant pourquoi j'ai voulu l'écrire : pour faire mon boulot, pour réhabiliter l'honneur d'un homme, pour exorciser mes propres fantômes... Certainement pour toutes ces raisons à la fois, mais on ne peut pas entamer un tel récit en parlant de soi. Non.

La chute inexorable d'un homme est un conte cruel qui ne peut commencer que par « il était une fois ». Alors...

Il était une fois un homme bon devenu une plaie à vif.

Il était une fois un homme et une femme ; un premier de cordée qui entraîne le second dans sa chute.

Il était une fois un soldat ayant dépassé le seuil d'horreur qu'il pouvait endurer et que la vie a transformé en une bombe à retardement que les Hommes ont lentement amorcée jusqu'à l'explosion.

Il faudrait peut-être commencer ce récit tout simplement par « il était une fois la guerre ».

## **BOMBE AMORCÉE**

Malgré les forces de police massées devant l'aéroport, ils arrivent toujours plus nombreux, toujours plus excités. Les plus pacifistes commencent à sortir des bougies, les plus calmes dressent des pancartes, et les plus fanatiques entament des incantations haineuses. Leurs cris redoublent lorsque les feux du gros bourdon kaki apparaissent à l'horizon. Tous sont venus pour cet avion qui amorce son approche sur la piste jalonnée de points lumineux. Au moment où le train d'atterrissage se déploie lentement, ils exultent sous les halos orangés et flous des réverbères nimbés de la brume glaciale de la nuit.

Ils sont là-dedans, les « salauds ». Ceux par qui la défaite est arrivée et le sang a coulé alors que cette même foule les avait envoyés très loin, au Shonga, pour tout arranger, pour que jamais la violence ne déteigne sur leur sol. Les « salauds » ont failli. Si les militaires n'ont pas créé le problème, ils l'ont amplifié en excitant l'ennemi, en le rendant plus fort, en lui permettant d'atteindre leur monde de paix. C'est tout au moins la conviction de tous ces anonymes qui attendent leurs soldats et ne comptent pas leur pardonner.

Alors que l'avion se pose dans un crissement de pneus, la horde suit sa course le long des hauts grillages que protège un écran impénétrable de boucliers anti-émeute rivés aux bras d'hommes impassibles et casqués. À travers la rangée d'épaules serrées, ils cherchent à voir sortir les premiers « salauds ». Mais les flics veillent. Alors la foule tente de peser contre cette barrière humaine qui la rejette et la fait reculer un peu plus à chaque assaut.

Puis, la masse oscille et murmure, créant des nappes de vapeur s'échappant de la fournaise de centaines de gorges chauffées à blanc. Elle s'éclate dans le flou de la nuit. Chaque électron qui la compose s'éparpille loin

des lumières de cet aéroport militaire en rase campagne puis elle s'évapore dans un grondement de moteur.

Sébastien Braqui est là, dans cet avion s'approchant du sol. Il voit les lumières fixes de la piste et des feux follets s'agitant aux limites de l'aéroport.

Lorsque le train d'atterrissage se déploie, il distingue les gyrophares. Ils les attendent comme les ont attendus les Shongais quelques heures plus tôt. Inconsciemment, Sébastien tâte l'hématome sur sa tempe. Il ravive la douleur sourde causée par cette pierre lancée par un enfant pour le chasser de son pays. Amer, il comprend qu'un comité d'accueil tout aussi furieux l'attend. Le privilège des vaincus : chassés par les vainqueurs et honnis par leurs propres compatriotes.

La porte de l'avion s'ouvre et un froid polaire fige les soldats un instant. Quarante-trois degrés d'amplitude thermique en seulement six heures et rien pour vous réchauffer l'âme. Ils étaient partis du Shonga comme des voleurs dans des camions bâchés. Ils avaient voyagé comme des clandestins, leurs sacs coincés entre leurs jambes. Ils arrivent dans leur propre pays comme des coupables devant presser le pas et embarquer dans des bus pour fuir.

Les ordres fusent dans le ronronnement sifflant de l'avion. Le soldat Braqui serre les dents, remonte ses sacs d'un coup de reins et d'épaule.

« Magnez-vous l'cul, les gars ! Ils vous attendent ! »

« Ils » contre « vous », comme une embuscade.

Le soldat Braqui a 40 ans. Il en a déjà tellement vu qu'il n'a pas peur. Il est simplement amer et usé d'être jeté en pâture, d'être montré du doigt, d'être honni par tous ceux qui ne savent rien des sacrifices et des cauchemars qu'il a endurés pour eux.

Il jette ses sacs dans les soutes du bus. D'autres militaires les agencent à coups de pied rageurs jusqu'à ce que les trappes puissent se refermer tandis que les

hommes s'entassent sous les invectives du conducteur et du chef de bord contrariés de s'exposer pour eux. Dans leurs treillis bien propres et repassés, eux non plus ne veulent plus de cette ancienne génération perdue qui revient avec des uniformes aussi usés et crasseux que leurs gueules burinées et austères, qui jette le discrédit sur toute la communauté militaire.

L'autocar s'ébranle sans ménagement pour les soldats trop lents. Ivres de fatigue, ces derniers vacillent et sont récupérés par les bras de leurs frères revenus du Shonga qui hurlent des injures au conducteur.

« Putain, vos gueules ou on vous débarque ! »

La voix grave du chef de bord ravive la colère du soldat Braqui, qui fait un effort surhumain pour ne pas saisir le col de cet uniforme n'ayant jamais rien connu d'autre que le confort de ce siège d'autocar.

À présent, le silence règne dans l'habitacle surchauffé où flottent des odeurs de sueur, de crasse, d'exténuation. Les yeux étrécis et injectés de sang de Braqui sont attirés par les lueurs dans la nuit. Les follets se sont regroupés plus loin et surtout plus vite que les policiers. Il entend des éclats de voix, des bruits de pas précipités, le son mat de corps frappés. Des bruits de guerre alors qu'il vient juste d'en quitter une.

Dans la nuit et la vitesse du bus, il voit défiler les traînées lumineuses des bougies des premiers manifestants, puis les images syncopées des pancartes qui s'agitent au-dessus des têtes aux bouches béantes et, enfin, le bruit des caillasses projetées sur les vitres tandis que des policiers fondent sur les plus féroces pour les immobiliser.

La paix pas la guerre  
Tueurs d'enfants  
Fachos  
Ordures  
Salauds  
La honte de votre pays

Je suis là pour entendre ce que la foule crache à ces soldats. Moi qui ai vu ce qu'ils ont vu. Qui ai enduré une partie de ce qu'ils ont enduré. Je suis au croisement de tous ces mondes. Moi aussi, je les ai attendus à l'aéroport, car nous savions tous ce qui allait arriver. Je les ai attendus, car je savais que Sébastien Braqui reviendrait avec cet avion et qu'il serait au bord d'un dangereux précipice. Je ne peux pas l'apercevoir dans cette cohue. Une pierre fait éclater une vitre du bus. C'est le moment que je choisis pour partir, car, moi, je sais où va le soldat Braqui.

Sébastien sursaute et porte machinalement la main à sa tempe meurtrie. Une pierre vient de créer une gigantesque étoile dans la vitre du car. Cette fois le verre a paré le coup mieux que la bâche du camion au départ du Shonga. Mais ce n'est pas l'essentiel pour le soldat Braqui. L'important est qu'on le chasse à coups de pierres comme un chien.

Pourtant, avant ce dernier tarmac glacial, il y en avait eu un premier, chaud et merveilleux, même si c'était déjà la guerre.

## **J-1095 AVANT EXPLOSION**



Dix-sept années auparavant, tout avait commencé par un autre aéroport et la porte d'un avion s'ouvrant sur une odeur de braise. Un souffle chaud et moite vous empoignait le visage et crachait ses effluves brûlés qui saturaient l'air du Shonga.

Malgré les cris de son chef de groupe pour faire activer le débarquement des hommes, Sébastien Braqui ne put s'empêcher d'admirer ce ciel toujours bleu, ces palmes qui ondulaient lourdement dans la brise et cette terre rouge qui faisait des saillies éclatantes dans l'épaisse verdure à l'horizon.

« Magnez-vous l'cul ! »

Un adjudant, au visage aussi lisse et rouge que son crâne, vociférait face à cette longue file de fourmis que constituaient les hommes écrasés sous leurs paquets militaires tellement remplis qu'on aurait dit des fruits trop mûrs menaçant d'éclater sous le soleil brûlant.

Sébastien fit un petit bond pour replacer ses sacs sur ses épaules et pressa le pas. Elles lui paraissaient déjà loin l'impatience et l'appréhension qu'il avait ressenties depuis des semaines et qui s'étaient accrues dans la carlingue de l'avion militaire pansu l'ayant mené en terre africaine.

La peur de ne pas être à la hauteur lorsqu'il aurait à piloter les lourds mastodontes servant à convoier les munitions, les vivres, les médicaments et les pièces de rechange sur les pistes détremées et défoncées du Shonga en pleine saison des pluies et des guerres.

Non, pas de « guerre », mais de « crise », car Sébastien Braqui était de cette génération où les conflits ne menaçaient plus directement les frontières et l'intégrité territoriale de son pays, mais ses intérêts géostratégiques, géopolitiques, et géoéconomiques. Tant d'intérêts vitaux que ses concitoyens ne savaient plus vraiment distinguer ce qui était légitime, raisonnable et nécessaire

dans les discours politiques. Une foule qu'il ne fallait pas effrayer en employant le mot « guerre », mais en parlant d'accords de défense pour aider un pays ami en proie à une crise, bien qu'au final, des armes et des techniques de guerre jetaient des hommes les uns contre les autres pour remporter la victoire.

Les récits des plus anciens regorgeaient d'images pittoresques, d'anecdotes aussi hilarantes que dangereuses. Sébastien aimait les écouter et rêvait de pouvoir, un jour, vivre cette sorte d'aventure.

Alors entre fantasmes et réalité, il avait rêvé du Shonga, il avait préparé ses sacs sur les conseils des anciens qui lui délivraient les mille et une astuces pour se faciliter la vie : les lotions miracle contre la boubouille, les boîtes hermétiques pour préserver de l'humidité, les « coupe-chiasse » contre les inévitables diarrhées de bienvenue et bien d'autres petits détails qui pouvaient devenir de vrais problèmes là-bas. Il avait fait l'amour à sa femme. Il avait rejoint la place d'armes du régiment où, dans la nuit, le chef de corps avait parlé à ses hommes rassemblés.

Puis ils avaient chargé leurs sacs dans les soutes des autocars en s'invectivant joyeusement avant que les chefs de groupes ne leur hurlent : « Fermez vos putains de grandes gueules ! ». Les bus étaient partis dans un long cortège de lumières en direction de l'aéroport. Dans le jour qui se levait, le Shonga lui paraissait encore si loin.

L'embarquement avait été long, mais Sébastien commençait à engranger ses premières anecdotes dont, plus tard, il ravirait les popotes ; leur chef de section, un lieutenant ancien, après avoir fait sonner les détecteurs de métaux, s'était retrouvé en slip devant toute sa section avant que le personnel d'escala ne conclue à un problème inhérent au matériel et fasse ses plus plates excuses au lieutenant qui, tout en se rhabillant, les qualifiait de « bite de porc ».

Les sièges étaient presque tous remplis quand il pénétra dans la carlingue. Certains s'étaient déjà endormis, la tête calée sur leur veste de camouflage roulée en boule. D'autres attendaient passivement et la plupart commençaient à se charrier. Mais Sébastien voyait cette étincelle dans le regard de ceux qui, tout comme lui, partaient pour la première fois.

« C'est le jour du dépucelage, Braqui ? » lui lança un vieux sergent-chef.

Même si personne n'était dupe, Sébastien afficha un air goguenard pour montrer qu'il était indifférent, que ce jour n'en était qu'un parmi tant d'autres. Pourtant, comme beaucoup, il vivait son premier départ et son premier vol en avion. L'important était de ne rien laisser transparaître de son appréhension et de son excitation.

En route vers le Shonga, Sébastien Braqui était heureux. Il ignorait alors qu'il connaîtrait de nombreux autres tarmacs dans sa carrière, mais que, toujours, un avion le ramènerait sur ceux du Shonga comme s'il était enchaîné à cette terre et à sa guerre.

Pour l'heure, il humait l'air chaud et fumé de ce pays tout en grim pant dans des camions débâchés qui le conduiraient vers le camp de toile dans lequel il logerait durant quatre mois. Sur les rares pistes de l'aéroport, des Shongais passaient avec nonchalance, des véhicules naviguaient vers on ne sait où, sous les oscillations molles des palmes dans le calme et la moiteur. Une impression de somnolence sans traces apparentes de guerre.

Derrière son air martial, les yeux de Sébastien Braqui pétillaient. Inconscient des dangers qui allaient le rattraper au fil des ans, il vivait enfin ce dont il rêvait : un dépaysement, une aventure. Mais quand on sait ce que sont les hommes et ce dont ils sont capables, les enchantements sont vite rattrapés par une réalité bien plus cruelle.

La distance n'était pas longue entre l'aéroport et le camp, mais Sébastien prenait sa première leçon dans ce pays étranger : ne jamais prévoir un trajet en kilomètres, mais en durée.

À une allure quasi nulle, il vivait le spectacle que chacun peut éprouver en foulant ces terres : un imbroglio de vitesse et de lenteur où les deux-roues slalomaient à grands coups d'accélérateur entre les voitures avançant laborieusement entre les charrettes tirées par des ânes et les vendeurs à la sauvette qui vous proposaient cacahouètes, journaux, sachets d'eau fraîche, produits ménagers, montres, citrons, pèse-personne ou baskets.

Dans cette marée humaine grouillante, étouffante et jaillissante, l'étourdissement de la chaleur le disputait à celui des couleurs des robes des femmes et aux bou-bous des hommes tandis que les camions tentaient de se frayer un chemin sans se soucier des piétons qui, habitués à l'anarchie routière, savaient mieux que quiconque évaluer l'intention d'un conducteur, la menace d'un rétroviseur ou d'une roue.

Puis le convoi sortit des faubourgs et emprunta une route en retrait de l'agitation. L'allure s'accéléra et le pays urbain se clarifia pour faire place à une série d'immeubles inachevés coiffés de fers à béton rouillés entre lesquels les femmes tendaient des fils où flottaient au vent des étoffes bigarrées. Des gosses en guenilles jouaient dans les constructions de parpaings bruts crépis de poussière.

Ils dépassèrent de nombreuses charrettes tirées par des mulets squelettiques qui portaient les stigmates du mors et du fouet tandis que certains attendaient en plein soleil, attachés à des poteaux par un mètre de corde.

Sébastien se demandait si les défenseurs du bien-être animal auraient supporté le spectacle de ce taxi jaune et noir lancé à toute allure sur la route défoncée avec deux chèvres entravées sur la galerie ou celui de cet homme qui, malgré le ventilateur rouillé branché à

une batterie délabrée posée à côté de lui pour tenter de rafraîchir sa monture famélique, lui faisait tirer une carriole dix fois plus lourde que lui.

Le décalage de lieu, de temps et de valeur était tel que tout lui semblait éblouissant. Ils abordèrent un dernier rond-point pour rejoindre la piste menant au camp. Les check-points étaient les seuls stigmates de la guerre perceptibles depuis son arrivée. À leur approche, les militaires shongais ne les arrêterent pas, habitués qu'ils étaient au ballet des véhicules militaires étrangers venus leur prêter main-forte pour rétablir le calme et maintenir leur président au pouvoir. Les yeux de Sébastien glissèrent sur leurs armes comme ils avaient glissé sur la misère omniprésente.

Pourtant il était là, cet homme assis en bordure du terre-plein central. Statue décharnée, à la peau noire rougie de poussière dont les mains couvraient ses yeux. Ce fou en loques que personne ne délogeait semblait attendre sans vouloir la voir la catastrophe en marche qui allait s'abattre sur son peuple puis sur d'autres hommes à des milliers de kilomètres de son pays.

Le prophète du malheur était là, offert au regard de Sébastien qui glissa sur lui tout comme l'avaient fait les journaux auxquels j'avais voulu vendre sa photo, car elle symbolisait, pour moi, les heures sombres qui se profilaient.

Les moralistes des rédactions m'avaient tous objecté que nous n'étions plus à l'époque des images d'Épinal. Si encore le vieux gisait dans une mare de sang ou s'il s'agissait d'un gosse squelettique, ils auraient pu en faire quelque chose. Mais un fou au milieu d'un rond-point, non, franchement, qui cela allait-il toucher dans l'opinion ?

En débarquant dans ce camp de toile verte dont le plastique se teintait de la poussière rouge de la latérite, le gamin aux genoux écorchés avait fait du chemin depuis son tranquille littoral du Nord.

Lorsque Sébastien Braqui avait fait ses classes, ses qualités de tireur avaient décidé ses chefs à le pousser vers les armes de mêlée, celles qui montent au front, tirent, engendrent les mythes et les héros qui attirent les gens dans les salles de cinéma. Sébastien avait souri avant de leur opposer un regard déterminé et un visage entêté. Non, il ne voulait pas être biffin. Il ne voulait pas être en première ligne pour les tirs ou les honneurs, car il savait que pour tirer la première cartouche, il fallait des hommes de l'ombre. Des soldats qui savaient aussi bien tirer que manier un volant pour acheminer tout ce qu'il fallait pour mener le combat ; des vivres aux cartouches qui graillent les chargeurs.

Il voulait manier le volant comme son père l'avait fait des années durant. Les hangars et les containers de la zone portuaire avaient bercé son enfance. De la fenêtre de sa chambre perchée au sixième étage de son immeuble, il suivait le ballet des grues de déchargement et des camions. À 9 ans, il avait demandé une paire de jumelles pour son anniversaire.

« Tu vas pas mater la fille Plouzel, au moins ? »

À l'âge où l'attrait du sexe féminin n'avait pas commencé à poindre ses aiguillons, la voix maternelle avait laissé le petit garçon tétanisé et rouge de honte.

« Je t'avertis, Papouille ! Les Braqui ont jamais eu de meurtrier, de voleurs et de violeurs. Alors ça va pas commencer !

– Papouille en train de mater la fille Plouzel... avait répliqué sereinement son père. Tu débloques, ma pauvre Murielle. En plus, tu le gênes. Hein, Papouille ?

– Ben oui... Moi, c'est seulement pour te voir avec le porte-container.

– Et comment que tu vas le voir, ton père, hein ? Il part la nuit. T'as pas intérêt à pas dormir pour voir partir les camions. T'as école. »

Son père lui avait lancé un clin d'œil. Il savait la fierté de son fils depuis qu'il avait laissé les simples camions pour les véhicules à double plateau pouvant convoier deux containers.

Une paire de jumelles avait finalement trouvé sa place sous le sapin de Noël, et certaines nuits, un camion faisait des appels de phares pour signaler sa présence au petit garçon qui assistait, au loin, aux manœuvres des grues et à la mise en place des gros rectangles multicolores sur les plateaux. Un dernier appel de phares avant de faire avancer ces tonnes d'acier. L'enfant imaginait son père dans la cabine, tel un personnage magique dans la tête d'un monstre qu'il savait plier à sa volonté.

Au moindre bruit dans la maison, il se jetait dans son lit et cachait ses jumelles sous sa couverture. Maman Braqui était la gardienne du foyer et de la moralité. Son père, quant à lui, était un être mystérieux et bienveillant qui ravissait son enfance malgré ses nombreuses absences. Un personnage qui lui racontait des histoires bien plus pittoresques que celles des livres de conte de l'école et de maman Braqui.

Les récits drôles et parfois inquiétants de son père étaient peuplés de gens qu'il ne croisait jamais dans les rues de sa petite ville du Nord. Des gens qui ne parlaient pas comme lui, qui mangeait des aliments que le petit garçon ne connaissait même pas, qui vivaient et se comportaient de façon étrange. Face à l'air circonspect de son fils, Papa Braqui concluait invariablement par :

« C'est une autre culture, mais c'est bien quand même. »

Le petit Sébastien s'écorchait les genoux avec ses copains à force de revivre les aventures de son père parmi ces peuples lointains bien que jamais M. Braqui n'ait dépassé les frontières de l'Europe.

Alors, quand ils avaient voulu faire du soldat Braqui un fantassin, le petit Sébastien s'était réveillé et leur avait opposé un mastodonte sur roues et des envies de servir dans l'ombre.

Face à son entêtement et sa maestria derrière un volant, ils avaient cédé et le soldat Braqui avait fini par se retrouver en plein air, sous le soleil africain, à se laver le visage et les mains devant la grande rangée de lavabos reliés à une citerne à eau.

Il contemplait les carrés de bâche plastique verte qui constituaient les douches et les tentes de quatre où étaient disposés des lits picots surmontés de moustiquaires, posés sur des palettes qui empêcheraient leurs sacs d'être inondés à la prochaine pluie.

Aux abords de ce camp de toile, des vendeuses étaient assises avec leurs gosses et leurs cuvettes de fruits qu'on pouvait monnayer contre quelques rations. En arrière-plan, les militaires shongais, les soi-disant forces amies, faisaient leur petit business en attendant les ordres, à l'abri des bâtiments en dur qu'ils s'étaient réservés.

Sébastien pressa le pas pour récupérer son gilet de combat, son casque lourd et son fusil. Il allait se rendre à l'un des postes de surveillance aménagés à l'aide de sacs à terre et de barbelés. Comme tout bon militaire, les tours de garde faisaient partie du boulot. Le chef d'équipe rappela les consignes avant qu'ils n'aillent relever leurs camarades. La nuit commençait à tomber, mais malgré la fatigue et le calme de ce poste un peu en retrait de l'agitation du camp, Sébastien avalait les couleurs violentes du ciel, les odeurs poisseuses à cette heure ainsi que les sons moins mécaniques et plus humains. Il les engloutissait comme si cette occasion était sa dernière.



Soudain, il apparut ; deux yeux malicieux à travers l'unique trou dans ce mur de sacs à terre.

« Psitt !!!

– Qui va là ?

– C'est moi, chef ! »

Sentant la tension monter chez Sébastien, Sandreau, son binôme plus expérimenté, reprit la main.

« Qu'est-ce tu fous là, toi ? T'as pas le droit d'être ici !

– Si, si ! Les autres y me connaissent. Demande avec ta radio. Ils connaissent Momar. Moi, je les aide.

– Ah ouais ? fit Sandreau, goguenard. Mets-toi un peu sous la lumière qu'on voit ta ganache. »

Un petit gosse maigre aux genoux écorchés et à la tête ronde se posta fièrement devant les barbelés. Un peu déstabilisé, Sébastien contempla son tee-shirt sale et troué qui devait représenter Captain America dans un lointain passé. Ce haut trop grand bâillait sur une de ses épaules et lui descendait à mi-cuisses, dissimulant presque entièrement un short éculé en jean. En habitué des lieux et des militaires étrangers, le gamin en profita pour planter ses yeux noirs dans ceux du jeune soldat. Le plus vulnérable, car c'était un nouveau et Momar savait instantanément les repérer à leur martialité trop marquée ou à leur surprise en le contemplant.

« Je peux tout trouver pour toi. Tu veux quoi ? Des bières, des clopes, des chéries ? »

Sandreau avait compris. Lui aussi les connaissait bien ces gosses de misère qui rôdaient autour des camps pour grappiller des rations et quelques pièces en échange de petits services.

« T'as quel âge ? » renchérit Sandreau.

Le gamin l'ignora et continua à ferrer Sébastien :

« Tu veux quoi ? Tu veux des filles ? Tu veux des clopes ?

– Hé ! Lâche-nous !

– Je parle pas à toi. Je parle à ton copain. Tu veux quoi, chef ?

– Une puce de téléphone », lança Sébastien spontanément.

Le gamin détala dans la nuit.

« T’aurais dû négocier le prix avant, s’amusa Sandreau. Il va te baiser.

– Ouais, mais faut que j’appelle ma femme. Elle va péter un plomb. Ça fait presque deux jours et je lui ai toujours pas dit qu’on était arrivés.

– T’inquiète ! Pour elle, c’est le métier qui rentre. Bientôt, elle saura que “pas de nouvelles, bonnes nouvelles”. Tant qu’y a pas le chef de corps en grande tenue à sa porte pour lui annoncer que tu reviens dans un sac à viande. »

Moins d’un quart d’heure plus tard, le gosse était de retour avec la puce de téléphone. Sans le moindre début de négociation, Sébastien lui tendit sa ration qui comprenait ses repas du lendemain.

« T’es à la 9 sous les tentes. J’ai vu les camions. Vous êtes beaucoup. Dis à tes amis que je peux avoir tout ce qu’ils veulent. Toi, t’es Braqui, hein ? fit le gosse en pointant la bande patronymique de Sébastien. Momar, c’est l’ami de Braqui. Si tu veux quelque chose, tu demandes pour m’appeler, tout le monde connaît Momar Dembé. Tu demandes Momar, hein ? »

Sébastien éclata de rire et hocha la tête. Le gamin partit à toutes jambes et s’évapora dans la nuit. Face au sourire persistant de Sébastien, Sandreau rigola à son tour.

« Tu l’as bien payé, mais tu vas bouffer quoi demain ? »

Le sourire de Sébastien s’effaça en comprenant son geste un peu trop généreux. Sandreau s’amusa encore un peu.

« Tu t’es mis un sacré boulet aux pieds ! Il va plus te lâcher. »

Le vieux soldat ne croyait pas si bien dire. Momar serait une sorte de fantôme derrière lequel Braqui courrait toute sa vie de soldat.

Sandreau appliqua une forte tape sur l'épaule de Braqui.

« Beau boulot, p'tit ! Tu t'en es sorti comme un chef pour ton premier convoi. On m'avait dit que t'étais un as du volant, eh ben putain, on m'avait pas menti ! »

Les deux hommes sautèrent de la cabine en ignorant le marchepied. Sans fanfaronner, Sébastien n'en affichait pas moins un sourire éclatant. Lors de ce premier convoi, ils avaient pénétré de deux cents kilomètres dans les terres. Au fil du temps, la route goudronnée avait fait place à une croûte terreuse parsemée de plaques de bitume, puis à un chemin assez plat en latérite pour finir par une piste ravinée où les flaques le disputaient aux nids-de-poule.

Le long de la route, ils avaient vu des camionneurs shongais attendant des dépanneurs potentiels à l'abri de leurs véhicules antédiluviens, des femmes et des enfants jaillissant ou s'engouffrant dans les hautes herbes à éléphant sans qu'aucune zone de vie soit visible ou audible, des villages sortis d'une autre époque avec des gamins courant près des véhicules en hurlant dans l'espoir que quelques gâteaux secs de ration leur soient envoyés. Dans ce cas, les camions laissaient derrière eux un nuage de poussière rouge et une rixe de gosses se disputant le maigre butin.

Lors d'une pause, Braqui avait demandé à Sandreau de le prendre en photo devant le camion.

« C'est pour mon père. Il est camionneur. Ça va lui faire plaisir. »

En attendant que Sandreau trouve le bon angle pour mettre en valeur l'imposant camion sans dissimuler l'arrière-plan africain, Sébastien repensait aux mots de son père :

« C'est bien, Papouille. T'as bien fait de leur dire non pour l'infanterie. Ta mère aurait préféré que tu tiennes un volant plutôt qu'un fusil. »

Sa mère était morte peu de temps avant son engagement et son père l'appelait toujours Papouille. Comme il l'aimait, son « vieux »... Cette photo c'était pour lui, pas pour une lutte virile ou générationnelle, non, juste pour lui dire « je suis bien le fils de mon père ».

« Attends ! » avait fait Sébastien à l'adresse de Sandreau, qui l'avait vu dissimuler son fusil.

Même si son père n'était pas dupe quant à la place des armes dans le métier militaire, Sébastien préférait ne pas insister sur ce point. Le père et le fils se mentaient mutuellement parce qu'ils s'aimaient. C'était pour cette raison également qu'il ne lui parlerait jamais, pas plus qu'à sa femme, de la peur qu'il avait ressentie lors du passage d'un check-point tenu par les forces rebelles et qu'ils avaient dû aborder de nuit à cause d'une portion de route éboulée.

Le chef de convoi avait négocié le droit de passage après d'interminables palabres. Les rebelles alcoolisés et drogués paradaient autour des camions, laissant traîner leurs yeux rouges le long des bâches. Dans leurs tenues dépareillées, bas de treillis, short, veste de survêtement, tee-shirt, sweat, bonnet, rangers, sandales en plastique et baskets, ils cherchaient à accrocher un regard dans les cabines.

« Putain ! lança Sandreau. Font chier, ces connards ! Ils cherchent à négocier le passage.

– Mais on est dans la zone de confiance. Ils étaient d'accord pour qu'on passe.

– Ouais, mais c'est toujours pareil ! Ils ont des petits meneurs de merde qui s'en cognent des accords. Ils veulent juste faire leur business. Par contre, ça craint à cette heure-là. Ils sont tous khatés ! La journée, c'est plus calme ; le matin, ils se remettent de leur défonce de la nuit et l'après-midi, ils rackettent les gens qui passent. »

Les feux stop des camions les précédant s'éteignirent. Le convoi s'ébranla lentement dans la nuit. Et toujours, les regards fous des rebelles qui les scrutaient au passage, les mains sur leurs armes avec ou sans chargeur, le doigt ou non sur la gâchette. L'un d'eux accrocha le faciès trop figé, trop tendu de Sébastien. Il était à la hauteur du poste de pilotage et suivait le véhicule qui roulait au pas sans détacher ses yeux de Braqui. L'entrée du check-point approchait. On pouvait apercevoir les chicanes anarchiques faites de parpaings, de troncs, de pneus et de barbelés. Le visage impassible, le rebelle leva la main.

Lorsque Sébastien ralentit et regarda dans son rétroviseur pour aborder le premier passage, un grand Noir en bonnet crasseux, tricot de corps et pantalon de treillis, se posta devant le camion coupant ainsi le convoi en deux, séparant la queue de la tête. Tout comme le gamin au poste de sécurité, l'homme s'adressa directement à Sébastien.

« Faut payer pour passer. »

Ce gars puait la sueur, l'urine et l'alcool. Pas encore le sang, mais cela viendrait... dans quelques années, au prochain tarmac du soldat Braqui.

« On paie rien, lança fermement Sandreau, qui avança son buste vers Sébastien pour être vu du rebelle.

– Tu paies la taxe ou tu passes pas.

– Mon chef a négocié. C'est le même convoi. On passe.

– Non. Tu passes pas. T'as quoi dans le camion ?

– Occupe-toi d' ton cul ! »

Le mec s'agita et d'autres types se regroupèrent autour d'eux en les invectivant dans leur langue. Sébastien sentit son cœur et sa respiration s'accélérer.

*Ne rien laisser transparaître. T'es un soldat oui ou merde ?*

La radio crépita.

« Alpha 1 à Golf 3, parlez. »

Sandreau s'empara du combiné.

« Ici Golf 3, parlez. »

« Ici Alpha 1, problème sur votre position ? Parlez. »

Sandreau agita le combiné en direction du rebelle.

« Tu vois ça, mon gars ! Dans moins de cinq minutes, mon chef va appeler son chef qui va appeler ton chef. Et à mon prochain passage, je verrai plus ta gueule sur ce check-point. »

Le rebelle fit signe à ses hommes de se calmer. Il savait ce que lui coûterait de perdre ce point de passage sur lequel il rançonnait les populations civiles malgré l'interdiction. S'il voulait que tout le monde continue à fermer complaisamment les yeux, il ne fallait pas se montrer trop gourmand, surtout avec les militaires. Il ne balança pas longtemps entre humiliation et business. Il fit signe de laisser filer le convoi. Il prit le temps d'imprimer le visage des deux soldats dans sa mémoire et leur jeta un regard haineux. Sans même lui prêter attention, Sandreau appuya sur le combiné.

« Ici Golf 3. On redémarre. Terminé. »

Entre convois, entretien du camion et tours de garde, les mois défilaient et l'heure de repartir approchait. Revoir son pays et sa femme, à qui il n'avait pas accordé beaucoup de temps et de pensées, lui paraissait irréel, car tout ici se déroulait en accéléré.

Comme l'avait prévu Sandreau, le petit Momar était vite revenu à la charge et ne décollait plus de Sébastien. Au fil des semaines et des mois, leur relation avait dépassé le stade des « affaires ». Momar lui racontait sa vie réelle ou imaginaire. À chaque départ et retour de convoi, le gosse était là. Il n'agitait ses bras qu'au passage de leur camion. Sébastien lui réservait toujours des gâteaux, des bonbons, des gadgets. Il lui frottait affectueusement la tête comme son père le faisait avec lui quand il était gamin.

« Tu vois, elle, c'est Claire, ma femme, fit Sébastien en faisant défiler les photos sur son téléphone.

– Elle est belle.

– Ouais, elle est belle.

– Et t'as pas d'enfants avec une belle comme ça ?

– Non, rigola Sébastien.

– T'aimes pas les enfants ?

– Ben, si.

– C'est elle qui aime pas les enfants ?

– Au contraire ! Elle a même dit que t'étais beau et qu'elle en voudrait plein comme toi.

– Tu lui as montré la photo de nous que lui qui m'aime pas, il a fait ? » lança Momar en coulant un regard mauvais vers Sandreau, qui fit mine de ne pas avoir entendu.

« Mais si ! Il t'aime bien.

– Non, il casse mon business. »

Puis sans crier gare, le gosse partit en lui faisant signe. Sandreau le regarda s'éloigner puis observa le visage souriant de Sébastien, qui lança :



« Il est gentil, ce gosse.

– Ouais, alors fais gaffe de ne pas trop t’attacher. Tu devrais commencer à le mettre à l’écart.

– T’es con ou quoi ?

– Ces gosses, ils sont plus durs et roublards que tu le crois, mais ça reste des gosses. Ne rien leur promettre et surtout ne pas leur donner de faux espoirs.

– Qu’est-ce que tu débloques ?

– Je crois qu’on n’en a pas fini avec ce foutu pays. On va y revenir. Ce gosse, il t’oubliera pas, et un gamin déçu ça devient un adulte enragé. »

Sébastien avait regardé Sandreau reprendre son boulot en silence. Il ne voyait pas où était le mal. Ce gosse était gentil, mais Sébastien croyait savoir faire la part des choses. Les semaines à venir lui prouvèrent le contraire.

La situation s’était subitement tendue. Pour faire pression sur les rebelles, le président shongais excitait les foules et faisait remonter ses partisans vers le nord aux mains des séparatistes, et ce, bien au-delà de la zone de confiance qui séparait les belligérants. Après des appels à la retenue, les dirigeants politiques avaient haussé le ton pour rappeler à leur allié shongais les accords en cours. Ce dernier leur opposa sa liberté d’action dans son propre pays et leur adressa une menace sans équivoque.

Ce jour-là, bien avant de les apercevoir, Sébastien vit les militaires shongais se claquemurer dans leurs bâtiments puis il entendit un bourdonnement sourd. Ils apparurent dans le ciel au-dessus des palmes indolentes qu’ils plièrent à leur approche tout comme le camp de toile qui vacilla. Les ailes inclinées des Mi-24 leur donnaient une allure massive et agressive qu’accentuait la gueule rouge de requin peinte à l’avant, là où les quatre fûts 12,7 de la mitrailleuse s’avançaient. Les mercenaires balkaniques engagés par le président shongais simulèrent une attaque du

camp. Simulation, certes, mais avec des paniers à roquettes chargés.

Le camp s'agita. Tout le monde regagna son poste de combat. Dans la précipitation, Sébastien agrippa Momar par-dessus la barrière en le saisissant par la taille. Il le souleva du sol, courut et le dissimula avec lui dans un trou de combat. Il mit son doigt sur la bouche. L'enfant tremblait. Sans quitter des yeux son secteur de surveillance, la main de Sébastien pressa la sienne. Il savait que Momar était présent lorsque son village au sud de Tombacou avait été pilonné par ces mêmes Mi-24. Il avait fait partie des survivants s'étant enfuis vers la capitale. Après l'attaque, sur le sol du petit village, il n'était resté que des dizaines de corps déchiquetés par les mitrailleuses des hélicoptères de combat.

Pour la première fois, le regard de Momar n'était plus celui d'un enfant des rues aguerri, mais celui d'un gosse terrorisé. Puis, les bourdonnements infernaux s'éloignèrent.

Lorsque Sandreau vint l'avertir que l'alerte était levée. Il aperçut le gamin blotti contre Sébastien.

« Il a rien à foutre ici ! »

Malgré ses inquiétudes, Sandreau ne le dénonça pas pour cette faute qui aurait pu lui coûter cher. Lorsque Sébastien voulut aborder le sujet, son binôme le coupa :

« Le mieux est l'ennemi du bien, Braqui. »

Sébastien effaça vite cet incident de ses préoccupations : le soir même, en moins d'une heure, il apprit qu'il avait bien travaillé et donc qu'il serait muté, mais aussi qu'il serait papa. Claire lui annonça la nouvelle en lui envoyant des photos d'idées de décoration pour une chambre d'enfant auxquelles Sébastien répondit par la photo d'une ville paumée, lieu de leur future affectation. Il essaya de l'appeler. Claire déclina l'appel et lui écrivit par message qu'elle allait se coucher, laissant Sébastien perplexé et déçu. Sur cela aussi, il

ne s'attarda pas. De toute façon, il rentrait dans onze jours.

L'heure du retour était arrivée, mais Sébastien était contrarié. Depuis la simulation d'attaque des Mi-24 qui avait fait couler beaucoup d'encre et de paroles diplomatiques, il n'avait pas revu Momar. Pourtant, le gosse savait ce que voulait dire l'arrivée d'une relève. Sandreau le regardait du coin de l'œil. Il se doutait de ce qui le chagrinait. Quand il vit le gosse arriver, un autre gamin à califourchon sur son dos, il tenta d'éloigner Sébastien, mais l'enfant criait déjà :

« Braqui, mon ami. Je suis venu.

– Momar ! Je croyais que j'allais partir sans te voir.

– Si, je suis venu.

– Alors, tiens, Momar, tout ça c'est pour toi. »

Sébastien poussa une caisse à munitions remplie de toutes les affaires que Momar pourrait monnayer. Braqui avait fait la collecte dans toute l'unité. Les yeux de l'enfant s'assombrirent. Sébastien aperçut le grand sac que traînait le gamin. Il l'ouvrit et fourra encore quelques objets. Sandreau se pinça les lèvres nerveusement.

« On embarque, les gars ! »

Avant de prendre sa place dans le camion, Sébastien se hâta de sortir son téléphone et le colla sous les yeux de Momar.

« Regarde, petit ! »

L'image de Claire exhibant un pyjama pour bébé avec un sourire radieux se refléta dans les yeux noirs et brillants du petit garçon.

« Je vais être papa, Momar ! »

Il déposa un baiser sur le crâne du gosse et courut rejoindre la file d'embarquement en agitant la main à l'adresse du gamin qui portait toujours son petit frère sur son dos.

Lorsque les camions firent demi-tour et passèrent devant eux, les deux enfants n'avaient pas bougé.

Sébastien fit signe à Momar, qui ne répondit pas. Il ne vit qu'une larme couler dans la poussière qui poudrait le petit visage. Une saignée noire se dessina sur la joue ronde de l'enfant. Circonspect, Sébastien baissa fébrilement la main. Face à son incompréhension, Sandreau lança d'une voix neutre :

« T'as pas vu son petit frère et son sac. Tu l'as caché alors que t'en avais pas le droit. Il a cru que tu ferais la même chose pour le ramener avec toi. »

Sébastien détourna le regard. Il tenta de chasser ce sentiment de honte et de malaise qui ne disparut que lorsque le sol du Shonga ne fut plus visible à travers les hublots de l'avion qui le ramenait chez lui.

Ce n'est que lorsqu'il posa la main sur le ventre encore plat de son épouse que lui revint l'image de ce gosse planté entre une caisse à munitions et un sac à demi éventré. Un gamin de 6 ans, aux genoux écorchés, portant son petit frère sur son dos et versant une larme amère.

Il décida de ne plus penser à Momar. Mais on ne chasse jamais les fantômes. Ce visage scarifié par une larme allait le suivre comme une malédiction, comme le Shonga et sa guerre.

**Fin de l'extrait**



**Taurnada Éditions**

**[www.taurnada.fr](http://www.taurnada.fr)**